Le Citoyen Curé de la paroisse de pour
1792
Fac 4° 27991
C250
Fac
83969

DISCOURS

SUR

LE FANATISME RELIGIEUX,

Prononcé dans l'Égliſe paroiſſiale de Saint-Germain-des-Prés de Paris.

PAR M. POULLARD, Vicaire Epiſcopal du Département de l'Orne.

A PARIS,

Chez BOULARD, Imprimeur-Libraire, rue Neuve Saint-Roch, N°. 51.

ET chez les Suiſſes de Saint-Germain-des-Prés.

1792.

THE NEWBERRY LIBRARY
15 1852

DISCOURS

SUR

LE FANATISME RELIGIEUX,

Prononcé dans l'Église paroissiale de Saint-Germain-des-Prés de Paris, le 27 novembre, premier dimanche de l'Avent, en présence de M. l'Evêque du Département de l'Orne, & présenté à l'Assemblée nationale, par M. Poullard, Vicaire Episcopal du Département de l'Orne.

Non omnis qui dicit mihi : Domine, Domine, intrabit in regnum cœlorum.

Tous ceux qui crient : Seigneur, Seigneur, n'entreront point dans le royaume des cieux. MAT. *chap.* VII, ℣. 21.

DE quelque nature que soient les abus & les crimes qui excitent tout à-la-fois, l'étonne-

ment & les plaintes des générations qu'ils ſcandaliſent : ce qu'il y a de particulier, mes chers Frères, c'eſt que ces crimes & ces abus, ſe trouvent dans l'Evangile tellement démaſqués & punis, qu'on eſt forcé de convenir, que s'il n'en eſt pas un ſeul qni ait échappé à la pénétration du Légiſlateur ſuprême qui les a déſigné, il n'en eſt pas un ſeul non plus qui puiſſe eſpérer de ſe ſouſtraire à ſa vengeance & à ſes malédictions.

Celui que j'entreprends aujourd'hui de combattre, mes Frères, eſt de ce nombre. A la manière dont Jéſus-Chriſt vous l'a dépeint, vous devez tous le reconnoître & ce qu'il a ajouté pour le confondre, doit être plus que ſuffiſant pour le faire déteſter.

Malgré l'extérieur contrit & humilié de cet homme, qui, pour ſurprendre votre attendriſſement, lève vers le ciel des yeux baignés de larmes, & appelle à cris redoublés, le Seigneur qu'il invoque & qu'il réclame, reculez-vous donc, mes Frères, & n'approchez pas ! à ſes côtés ſont épars tous les ſerpens de l'envie qui le tourmentent ; ſous ſes pieds eſt endormi le démon de la rage qui le dévore ; dans ſes mains ſont deux torches ardentes, qui menacent de tout embrâſer ; dans ſon cœur réſident toutes les haines & toutes les paſſions de l'enfer : ce

à notre connoiſſance, vous ne répondites que par des raiſons vagues d'intérets que vous preniez au ſalut de l'Erat & de la Religion. Sous ce voile miſtéryeux, vous aviez enveloppé tous vos projets ſanguinaires, en feignant de vous attendrir ſur le ſort de pluſieurs milliers de non-Catholiques; vous aviez réſolu leur proſcription; leur proſcription réſolue, vous aviez demandé leur mort: offerte par les mains d'un Prélat inſidieux, la cédule en fut ſignée; & par votre faute, autant que par la ſienne, le nom de Charles IX eſt devenu dans les annales de la France, un opprobre pour le Thrône, & une flétriſſure pour toute la Nation!

Plein d'une juſte défiance, envers tous ceux qui vous ont ſuccédé dans les poſtes éminens que la cabale ambitionne, mais que la vraie vertu refuſe conſtament de remplir, nous avons donc le droit de leur dire, que dans les circonſtances à peu-près ſemblables où nous vivons, toutes les oreilles ſont ouvertes ſur leurs diſcours, & tous les yeux ſur leur conduite. Pluſieurs fois déjà, ils ont eſſayés de ſéduire le Monarque qu'ils entourent, & peu s'en eſt fallu qu'ils ne ſoient venus à bout de renouveller les ſcènes d'horreur que nous déplorons; déjà pour eux & par eux, le nom ſacré de la

religion eſt devenu le mot de ralliement, qu'ils font retentir auprès des mécontens pour les ſoulever, & qu'ils répetent avec affectation devant les faibles, pour les gagner ; mais encor une fois, qu'ils prennent garde à eux ! il eſt poſſible que le Roi d'un peuple eſclave ſe laiſſe aller à des ſollicitations captieuſes, qui aiguillonnent ſon orgueil, & qui faſſent éclater d'une manière ſanglante ſa deſpotique vanité : mais le roi d'un peuple libre, quand il ſeroit aſſez lâche pour écouter ſes flateurs & aſſez faible pour les croire, ne doit perdre que ſa couronne, & ne peut deshonorer que lui ſeul !

Mes Frères, cet avertiſſement eſt dur, j'en conviens, mais au moment où je parle, il eſt indiſpenſablement néceſſaire : le fanatiſme religieux, quand on ne le ſurveille pas, & quand il ſe gliſſe dans la cour des Rois ſurtout, fait des progrès ſi rapides, que l'éclair n'eſt pas plus prompt, ni la foudre plus redoutable, & c'eſt parce que les effets qu'il produit ſont encore plus atroces que ſes motifs ne ſont injuſtes, & que ſa vengeance n'eſt barbare, que je déploye aujourd'hui toutes mes forces pour faire paſſer dans vos âmes tous les ſentimens d'horreur & d'exécration que le monſtre doit inſpirer.

Enfin

Enfin, Mes Frères, les ténèbres de la nuit se dissipent, l'astre du jour va bientôt recommencer sa course accoutumée ; déjà la lumière incertaine, flotante à l'extrémité de l'horizon, s'étend & se propage jusques sur les sommets élevés des tours & des édifices. Déjà cet astre précédé d'une aurore brillante, vient d'annoncer à la terre son auguste présence. Il va reparoître..., il paroît.... mais quoi ! quelle révolution subite s'est opérée dans le système des Cieux ! au lieu d'avancer, le Soleil recule : d'épais nuages semblent obscurcir ses rayons : avant le temps prescrit, l'horizon se couvre de ténèbres : l'heure avance, & à peine y voit-on assez pour connoître & distinguer les objets !.... Qu'entends-je encor ? à la ténébreuse clarté du jour obscur qui m'environne, se joint un bruit confus qui frappe mes oreilles. J'entends dans le lointain gronder le tonnere ; la terre tremble sous mes pieds, l'orage approche sur ma tête, une tempête violente menace de tout renverser ; les élemens paroissent vouloir se confondre, toute la Nature se dissoudre !.... quels événemens funestes vont donc encore aggraver la tragédie sanglante de la nuit désastreuse qui vient de se passer ?.... des événemens, Mes Frères ! rassurez vous,

& n'en craignez point. La ſcélérateſſe humaine ne peut aller plus loin, & ſes malheurs ſont à leur comble. Ces ſignes extraordinaires & qui vous épouvantent, ce Soleil qui ſe cache, ce jour qui s'obſcurcit, ce vent impétueux qui ſouffle, ce tonerre qui gronde, cette terre qui tremble, ſont autant de voix qui, au nom & de la part de l'Eternel, anathématiſent les excès barbares du fanatiſme religieux que nous déteſtons. Si le jour eût paru avec ſon éclat ordinaire, & qu'on eût pu diſtinctement diſcerner l'épouventable ſpectacle que devoient préſenter les ſuites de cette nuit affreuſe, mes frères, je ne crains pas de le dire, vaincu par les larmes, par les gémiſſemens, par les prières, & par le déſeſpoir de la France aux abois; ou la juſtice divine eût été impuiſſante, ou elle ſe ſeroit décidée avant l'époque qu'elle s'eſt réſervée, à prononcer la perte entière du Royaume, & à ordonner ſon bouleverſement & ſa diſſolution!

A l'exemple du Soleil, mes Frères, qui a refuſé déclairer ces exécrables attentats, je paſſerai donc rapidement ſur les ſuites longues & funeſtes qu'ils ont entraînés. Quoique pluſieurs ſiècles déjà ſe ſoient écoulés depuis que cet horrible fléau a commencé à déſoler cet

Empire, les plaies profondes qu'il y a faites, néanmoins saignent encore. D'innombrables & vertueuses familles portent encore le deuil de leurs chefs, qui en ont été les déplorables victimes. De vastes campagnes, autrefois fertiles & riantes, de superbes cités, autrefois peuplées & florissantes, attestent encore aujourd'hui l'odieuse présence de ce monstre qui les a rendues incultes & désertes, & la preuve que le terme qu'il met à ses ravages, n'est qu'un léger sommeil qu'il prend pour réparer ses forces, c'est que sous peu de jours peut-être, si on n'y prend garde, il se réveillera pour reparoître avec plus d'audace & plus d'insolence.

J'ai prouvé, mes Frères, que le fanatisme Religieux est injuste dans ses motifs, qu'il est barbare dans ses vengeances, & qu'il est atroce dans ses effets. De-là j'ai conclu qu'il étoit, sans contredit, le fléau le plus désastreux qui puisse ravager la terre; mais ce n'est point encore assez. Maintenant, je vais m'efforcer de vous démontrer qu'il est sans contestation encore le crime le plus énorme qui puisse nous fermer les cieux. Ce sera le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Deux raisons principales, mes Frères, dont j'aurai soin de circonscrire le développement dans de justes bornes, vont suffire pour vous prouver que le fanatisme Religieux est un crime mille fois plus énorme encore aux yeux de Dieu, qu'il n'a paru jusqu'à présent sur la terre un de ses fléaux les plus redoutables & les plus funestes.

Premièrement, c'est que malgré le témoignage de sa conscience qui lui reproche l'iniquité de ses motifs, il ne rougit pas de s'en prendre à la religion elle-même, & ne balance pas à la rendre responsable de toutes ses injustices.

Secondement, c'est qu'au milieu de la guerre civile qu'il allume, du carnage qu'il excite, & de la vengeance barbare à laquelle il se livre, il ose encore réclamer les droits & la gloire de Dieu, & porte l'insolence jusqu'à le rendre complice de sa rage & de sa férocité.

D'après ce simple apperçu, je demande, mes Frères, si on peut être plus coupable, & s'il est des crimes qui doivent pour toujours fermer le ciel à tous ceux qui ont été assez hardis pour les commettre ? N'est-il pas vrai

que celui que je vais peindre, mérite par-deſſus tous les autres la plus rigoureuſe, la plus déſeſpérante, une éternelle punition ?

Il y a long-temps, mes Frères, que pour ſe conſoler, en quelque ſorte, de la peine qu'ils éprouvent quand ils ſont les victimes ou les témoins de quelqu'impiété nouvelle, les gens de bien s'écrient qu'on abuſe des meilleures choſes, & que la dépravation parvenue à un certain point, ne connoît plus rien de reſpectable ni rien de ſacré. Preſque dans tous les temps, hélas ! depuis la fondation de la monarchie Françaiſe, cette triſte exclamation s'eſt fait entendre, parce que preſque dans tous les temps, il a exiſté des ſcélérats, qui pour parvenir à leurs fins criminelles, ſe ſont moqué des loix les plus ſaintes, & les ont audacieuſement enfreints : à la différence près des prétextes, le fond & les réſultats ont toujours été les mêmes, & les ſiècles futurs n'en excepteront peut-être que les délires de la génération préſente, qui ſeule s'eſt aviſée de citer en preuves la pauvreté de l'Evangile, pour lancer des anathêmes ſur les Légiſlateurs du Peuple qui les ont évangéliquement appauvris. Cet abus criant des choſes les plus ſaintes, mes Frères, tranchons le mot : ces blaſphêmes

étoient réſervés à notre âge ; & quoique ce ne ſoit pas-là probablement le dernier effort du fanatiſme Religieux qui les a proféré, je ne crois pourtant pas qu'il puiſſe ajouter une abſurdité nouvelle à cette révoltante abſurdité ; & j'oſerais preſque le défier d'en dire davantage, & d'extravaguer mieux.

Au reſte, mes Frères, le but que des pareils hommes ſe propoſent, ne ſe laiſſe pas même deviner ; il eſt aiſé de voir que l'avarice le ſuggère, qu'un amour exceſſif du faſte & du plaiſir le ſoutient, & qu'un prétexte religieux le colore.

Un prétexte religieux le colore !.... Mais diront les gens ſenſés, cela ne ſuffit point. Si ce n'eſt qu'un prétexte, on abuſe de la crédulité du peuple qu'on égare. Quand on cite un paſſage, & ſur-tout un paſſage de l'Ecriture, il faut qu'il ſoit clair, il faut qu'il ſoit exacte. Il faut que ce ſoit pour une choſe juſte, il faut que rien ne le démente. Il faut qu'il s'accorde avec la Loi, qu'il cadre avec les bonnes mœurs, qu'il ſoit conforme à l'eſprit du chriſtianiſme, qu'il ſoit fondé ſur ſes principes, & qu'il reſpire en un mot cette douceur, cette patience, cette chaité, cette paix & ce déſintéreſſement, qui ſont comme les colonnes du catholiciſme ;

& toute l'économie de la religion : autrement ce seroit intervertir l'ordre, insulter au sens commun ; & en rendant ainsi la religion responsable d'une capricieuse & maligne interprétation, ce ne seroit plus qu'une bizarre caricature de la morale évangélique, ce seroit la plus téméraire, comme la plus coupable dérision.

Mes Frères, à ce raisonnement simple & lumineux, vous croyez peut-être que le fanatisme daignera faire une réponse courte, mais du moins en apparence satisfaisante. Eh bien, mes Frères, vous vous trompez : il n'en fera point ; mais il ne se désistera point. On aura beau lui opposer les intérêts du peuple qui souffre, il réclamera toujours les prérogatives & les honneurs de sa place, qui n'en doivent pas souffrir. On lui objectera le salut de l'Etat, qui dépend peut-être de lui, il répondra constamment qu'il ne connoît d'autre salut que le sien, à qui il doit tout. Vous aurez beau insister alors, le solliciter, le conjurer, le presser : il ne dira plus rien, il ne répondra plus rien ; mais opiniâtrement retranché derrière le prétexte d'un usage antique & d'une pieuse coutume, il aimera mieux renverser tous les principes, altérer, défigurer toute la morale évan-

gélique, plutôt que de renoncer à leur lucrative, sans doute, & encore plus abusive possession !

Fanatiques de tous les temps, & en particulier du nôtre, quelque fortes que soient les dépositions que je viens aujourd'hui faire aux pieds du tribunal de la religion contre vous, vous savez bien pourtant que je n'exagère pas ; & soit comme témoin, soit comme plaignant, je vous défie de me récuser. Quoique vous puissiez attendre de la confrontation que vous invoquez, je n'ai pas du la craindre, & je ne la crains point. Le jour n'est pas éloigné sans doute, où la grande cause qui nous divise sera définitivement & solemnelement jugée ; mais alors, souvenez-vous qu'avant de voir tomber sur vos têtes les anathêmes foudroyans que vos crimes méritent ; nous avons employé, & nous sommes prêts encore de prodiguer toutes les caresses, tous les sacrifices, tous les moyens de douceur, que la charité fraternelle nous inspire pour vous gagner !

Et vous, ames vraiment chrétiennes & vraiment religieuses, vous qui malgré les scandales qui désolent l'Eglise, ne lui avez pas été moins fidèles, je sens vos cœurs qui s'oppressent, je vois vos yeux qui se mouillent, & je

vous entends dire en soupirant ! .... les malheureux ! puisqu'ils ne tenoient pas plus à la religion qu'ils prêchoient, ils vouloient donc nous tromper ! ils nous disoient que la terre ne devoit être rien pour nous ; & les biens de la terre, hélas, sont tout pour eux ! ils nous disoient que la doctrine de Jésus-Christ étoit la meilleure, parce qu'elle étoit la plus pacifique, & ils sont les premiers à lever l'étendart de la révolte ! ils nous répétoient sans cesse, que leur Royaume n'étoit pas de ce monde ; & c'est pour le Royaume de monde, juste ciel ! qu'ils se battent, & qu'ils s'égorgent !

Mes Frères, à ces reproches, je vous préviens que je n'ai rien à répliquer. Quant au milieu des routes obliques & tortueuses qu'il parcourt, on voit le fanatique démentir ainsi par sa conduite impie, la morale sainte qu'il avoit prêché jusqu'alors ; il n'y a plus de milieu, ou il faut convenir qu'il la prophane, ou ce qui est plus problable encore, il faut avouer qu'il ne la croit plus.

Qu'ai-je dit, mes Frères, qu'il ne la croit plus ? Je d'en dis point assez : il faut convenir qu'il ne la jamais crue, lorsque la même bouche, qui ne s'ouvroit, il y a quelques

jours, que pour proférer des paroles de bénédictions & de paix, ne s'ouvre plus maintenant que pour appeller la diſcorde, & pour allumer la guerre ; lorſque le même homme, qui vous diſoit hier que les ſacremens étoient efficaces par eux-mêmes, & qu'ils étoient indépendans des diſpoſitions du Miniſtre qui les confère, vous dit aujourd'hui, que ſans les diſpoſitions du Miniſtre, les ſacremens ſont nuls, & leur réception un ſacrilége ; lorſque le même prêtre, qui en appelloit autrefois à la voix du peuple, parce qu'il la proclamoit l'organe de Dieu, en rejette à préſent le témoignage, parce qu'il l'appelle une ſuggeſtion de l'enfer : eh ! comment voulez-vous que le peuple ne s'écarte pas de ſa croyance, ou ne ſe venge point de cette cruelle incertitude, ſur le lâche impoſteur, qui oſe ainſi compromettre & proſtituer tout ce qu'il y a de plus ſacré dans l'ordre du ſalut & de la religion ?

Cependant, malgré la raiſon ſuprême dont il ſe prévaut, & malgré la ſécurité profonde qu'il affecte, le fanatique n'ignore pas que les motifs pieux qu'il fait valoir, n'en impoſent pas également à tout le monde, & que leur injuſtice eſt ſi viſible, que ſans le maſque de la religion dont il ſe couvre, il n'en impoſeroit

à perſonne. Auſſi, mes Frères, ſi ſon but étoit de ſe borner à gémir hypocritement au milieu du troupeau ſtupide des faux dévots qu'il a ſéduit, il en auroit fait aſſez ; mais comme il ſe propoſe d'aller plus loin, & qu'il veut ſur-tout éviter la honte de la conviction qu'il redoute, il lui faut pour garant le nom révéré de quelque être puiſſant, à l'ombre duquel il lui ſoit poſſible de cacher tout-à-la-fois, & l'iniquité de ſes moyens, & l'atrocité de ſes fureurs. Ce nom révéré, mes Frères, le fanatiſme la trouvé. L'être trois fois ſaint qui le porte, eſt malheureuſement ſur la terre trop inacceſſible aux humains, pour qu'ils puiſſent immédiatement lui porter leurs larmes & leurs plaintes ; mais c'eſt par cela même que le fanatiſme religieux triomphe ; & c'eſt en oſant rendre Dieu lui-même complice de ſa barbarie, qu'il eſt venu à bout d'en juſtifier les excès, & d'armer les bras de pluſieurs milliers de combattans, pour ſeconder les efforts ſanguinaires de ſa rage & de ſa férocité !

Je parle au nom du très-haut, dont je ſuis ſur la terre le miniſtre & l'organe, dit-il avec inſolence : tout ce qui ſe fait ici bas & que je n'approuve point, eſt un crime que j'ai réſolu de punir. Le moment de la paix & le bienfait

de l'union fraternelle qu'on me demande, n'eſt ni le moment, ni le bienfait que je veux accorder ; l'inſtant de mes vengeances eſt venu : voici le glaive, que tout tremble & que tout ſe ſoumette ; *non veni mittere pacem, ſed gladium.*

Grand Dieu, vous dont l'auguſte préſence remplit la terre & inveſtit les cieux, vous à qui les plus ſecrètes penſées ſont connues, & qui pour être offenſé par de tels blaſphêmes, n'avez pas même beſoin de les entendre ; eh pourquoi donc, quand ils ont frappé vos oreilles, n'avez vous point anéanti les monſtres qui les ont vomi ? eſt-ce que dans ce moment, vous ne pouviez pas entr'ouvrir les abîmes de la terre pour les y engloutir ? & ne ſaviez vous pas, que votre majeſtueux ſilence ſeroit pris par toutes les âmes faibles qui les écoutoient, pour un aſſentiment qui devoit tout à-la-fois combler leurs crimes & combler leur malheurs ?

Qu'ai-je dit mes Frères ? je m'égare, & je blaſphême moi-même dans les tranſports de ma douleur ! je m'apperçois, que ſemblable à ces poiſons ſubtils qu'on ne doit manier qu'avec les plus ſcrupuleuſes précautions, & qu'on ne peut toucher même avec toutes ces précautions, ſans en être atteint, le fanatiſme religieux que

je traite, essaie de m'emporter au-delà des bornes de la charité de J. C., qui me presse d'être comme lui doux & pacifique, & j'avois oublié, que si l'éternel n'avoit point fait entendre sa voix, pour réprouver ces abominations, il avoit, comme nous l'avons remarqué, chargé la nature entière de témoigner de sa part à l'univers, la juste colère qu'il en avoit ressenti, & les terribles châtimens qu'il leurs réservoit.

Monstre audacieux & farouche, conviens donc que ces châtimens tu les mérites tous, & que tu n'en échapperas pas un seul ! tu sçais bien que l'homme-Dieu dont tu cites les paroles, étoit loin de leur donner la signification maligne que tu leurs prête: tu sçais bien que par le mot de paix qu'il refuse à ses Disciples, il n'entend que le calme au milieu du tumulte des passions que la conscience éprouve ; que par cet autre mot de glaive, il n'a voulu comprendre que cette salutaire mortification des sens, ce sévère retranchement des plaisirs, cet utile renoncement à soi-même, ce mépris sublime des honneurs, & cette lutte continuelle contre les pompes & les vanités du monde : tu sçais bien encore, que pour ne pas confondre la haine sacrée qu'il vouloit t'inspirer contre toi-même, avec les sentimens haineux que tu conserve

contre tes frères, il a élevé le précepte de l'amour du prochain jusqu'à la hauteur céleste du précepte de l'amour de Dieu ; qu'il t'a ordonné de fuir plutôt que de contester ; qu'il t'a dit, que si tu voulois dominer tes frères tu ferois subjugué par eux, & que tes grandeurs prétendues décéleroient ta bassesse & ton néant : tu n'ignores pas enfin, qu'il t'a menacé de refuser tes présens, si tu n'étois pas reconcilié avec tes ennemis, que le feu seroit ton partage si tu les insultois, qu'il ne pardonneroit jamais tes fautes si tu n'oubliois les leurs, & qu'il se haïroit éternellement si tu n'étois pas assez généreux pour les aimer : & cependant tu ose dire que c'est Dieu qui t'ordonne de les haïr, que c'est Dieu qui t'ordonne de les poursuivre, que c'est Dieu qui t'ordonne de les calomnier, de les diffamer & de les perdre ! homme abominable, il ne manquoit plus que ce crime pour perfectionner ta scélératesse ! & tout est donc perdu, puisque tu as réussi à faire croire que Dieu lui-même est complice de tes noirceurs & de tes atrocités.

Hélas ! mes Frères, j'ai fait tous mes efforts pour me dissimuler à moi-même cette terrible vérité ; mais je crains bien qu'en vous racontant les anciens malheurs de la france, ma

main n'ait par avance retracé les notres ! il n'eſt guères dans la nature de l'homme de vivre oiſif & réſigné, au milieu des beſoins de l'étroite médiocrité où l'a réduit ſon imprudente déſobéiſſance. Quand on murmure contre les loix de ſon pays, & quand on maudit hautement les hommes vertueux qui l'ont régénéré, on n'eſt pas loin de maudire la Patrie elle même, & ce qui rend le mal incurable, c'eſt que le fanatiſme religieux croit faire une bonne action en l'abreuvant de ſang, & en lui déchirant le ſein !

Eh bien, mes Frères, puiſqu'il n'eſt plus temps de le cacher, & que le prompt ſalut de l'Etat dépend uniquement de la connoiſſance qu'il doit avoir des calamités qui le menacent, & des prompts remèdes qu'il peut y apporter ; il eſt de mon devoir de vous prévenir que nous en ſommes là. Cette multitude innombrable de rebelles, qui affichoient il n'y a pas encore trois ans, le mépris le plus inſultant pour la religion, qui ne parloient d'elle que pour la calomnier, ou qui ne s'entretenoient de Dieu que pour le blaſphémer ; & qui aujourd'hui ſe ſervent du nom de la religion & de celui de Dieu, pour calomnier la Conſtitution Françoiſe, & pour la blaſphémer, ſont déjà autant d'ennemis que le

Fanatiſme religieux a enrôlé ſous ſes drapeaux funèbres, & qui n'attendent que le ſignal pour venir juſques dans nos foyers, porter le carnage & la mort. Déjà du ſein des villes, cette horrible manie d'égorger les hommes pour plaire à Dieu, s'eſt répandue dans les campagnes. Déjà la vénération des hommes ſimples qui les habitent, pour leurs anciens Paſteurs, a été ſéduite. Abuſans du Miniſtère tout-puiſſant qu'ils exercent dans le tribunal ſacré de la pénitence, où ſouvent le Miniſtre n'a qu'un pas à faire pour être plus coupable que le pécheur qui confeſſe ingénuement ſes fautes, des Prêtres rebelles & fanatiques ont intimidé les conſciences, ſoufflé l'eſprit de ſédition dans les âmes, & corrompu une partie de la famille, dont ils eſpèrent ſe ſervir pour corrompre plus aiſément l'autre partie qui tient ferme & qui réſiſte. Déjà par leurs menées ſourdes, & leurs inſtigations ſacrilégement infaillibles, les loix de l'Etat, ſont regardées comme des crimes contre Dieu & la religion, les Prêtres de l'Etat, comme des traitres à leur Dieu & à leur religion, les ſacremens qu'ils confèrent, comme des attentats contre Dieu & la religion, & tout le peuple qui aſſiſte à leurs cérémonies, comme une horde de brigands qu'il faudroit perdre & maſſacrer

massacrer, disent-ils, au nom de Dieu & de la religion.

Hommes justes & bons, au milieu de ces violens orages, au milieu de ces tentations, d'autant plus dangereuses, que si vous persistez encore quelque temps, vous allez perdre la tendresse de cette épouse égarée qui vous menace. Sans doute votre sort est à plaindre, & s'il est sur la terre une cruelle position, sans doute encore c'est la vôtre! lorsqu'au retour de vos champs, que vos mains laborieuses ont péniblement cultivées, vous n'appercevez plus dans la compagne, jadis fidelle de vos travaux, qu'une furie qui vous rejette, & qui vous fuit avec la même horreur qu'elle éviteroit la présence contagieuse d'un pestiféré, je sens combien il en doit couter à votre courage; & je ne suis plus surpris que, de temps en temps, vous détourniez vos regards des malheurs publics, pour les porter sur les chagrins domestiques, que d'infâmes suborneurs vous ont secrètement préparé! A ces coups imprévus, oui, je le sens, le mot énergique de patrie ne doit plus faire sur vous qu'une impression légère. Le nom de Dieu, qu'on vous répète avec emphase, & qu'on vous accuse, avec malice, d'avoir trahi, doit bien plus fortement porter dans vos ames la terreur & le trouble!

puiſque c'eſt une épouſe en pleurs qui le prononce, la réſiſtance ne ſera longue. Vos larmes ont déjà coulé pour tarir les ſiennes. Elle vous a preſſé de promettre : vous avez balancé ; mais vous avez promis ; &, par la ſuggeſtion infernale du Prêtre perfide qui avoit tracé à votre malheureuſe épouſe cette voye de ſéduction qui lui a réuſſi, vous voilà devenu un de ces monſtres peut-être qui ont porté leurs mains homicides ſur les Miniſtres de paix que les loix vous avoient envoyés.

En méditant, mes Frères, ſur la matière que je traite, perçant un jour, pour mieux vous inſtruire, la nuit obſcure de ces temps, hélas ! trop fameux par les époques funeſtes que j'ai rapporté, ſoit que mon imagination alors ait été fortement frappée par les objets que ma mémoire lui rappelloit, ſoit que mon ame ait été encore plus fortement épouvantée par un de ces objets ſur leſquels elle ſe fixoit, un tombeau s'eſt tout-à-coup ouvert à mes regards. A la faible lueur de la lampe ſépulchrale qui l'éclairoit, il m'a ſemblé, du fond de ce tombeau, voir ſortir un homme qui faiſoit quelques pas pour s'avancer vers moi. Sur toutes les parties de ſon corps étoient de larges bleſſures qu'il me montroit. La pâleur livide de la mort

répandue sur son visage n'avoit point encore effacée les taches de sang qu'on y remarquoit, ni les traits héroïques qui exprimoient les sentimens de bravoure & d'indignation qui avoient accompagné ses derniers soupirs. A cet horrible spectacle, toutes mes forces se réunirent pour dissiper ma frayeur & pour m'aider à fuir : mais le son lugubre d'une voix presqu'éteinte m'arrêta malgré moi, & je crûs l'entendre en gémissant m'adresser ces mémorables paroles : » Ministre du Dieu vivant, me » dit-il, si dans les temps malheureux où j'ai » vécu, il se fût trouvé un mortel assez généreux pour éclairer le peuple que le fanatisme » avoit séduit, tu ne verrais pas ce corps » ainsi défiguré par les plaïes profondes qu'il » reçut ! l'état horrible où tu me vois, est » pourtant l'ouvrage de mes propres Concitoyens, qu'une rage impie a soulevé contre » moi ! encore quelques jours peut-être, & » j'aurois comme eux professé extérieurement » la religion de Jésus que j'avois dans le cœur. » Je n'attendois pour m'y résoudre qu'une » preuve de la charité qu'ils me préchoient : » mais les traîtres n'y croyoient pas eux-mêmes, » la religion n'étoit pour eux qu'un prétexte ! » le fanatisme les avoit aveuglés, le fanatisme

» les avoit emportés, & c'eſt au milieu du » ſilence de la nuit, tandis que je repoſois ſous » la ſauve garde de l'amitié, qu'ils m'avoient » jurée, que les monſtres ſe ſont jettés ſur mes » compagnons & qu'ils les ont tous égorgés ! après ces mots, le ſpectre à diſparu, le tombeau s'eſt refermé, la lampe s'eſt éteinte, & ſeul abymé dans la conſternation, il ne m'eſt plus reſté de force que pour aller arroſer de mes larmes la tombe de ce héros, pour conjurer le ciel de réparer par ſa miſéricorde, les crimes atroces qui ont été commis envers lui & dont les fanatiques forcenés ont étendu la tache ſur toute la nation.

Je m'apperçois, mes Frères, que cette maſſe énorme d'attentats que je dépeins, pèſe trop péniblement ſur vos ames, & fatigue horriblement votre attention. Il eſt donc temps de terminer ce diſcours. J'éviterai même d'en faire l'analyſe accoutumée, parce que c'en ſeroit trop ſans doute, & pour vos forces & pour les miennes, ſi je faiſois paſſer plus d'une fois devant vos yeux les exécrables forfaits qui nous ont fait friſſonner. Je me garderai bien encore de vous exhorter à ne pas vous en rendre coupables. Dans une aſſemblée telle que la vôtre, un pareil ſoupçon ſeroit une injure, dont votre ſou-

miſſion aux loix civiles & chrétiennes auroit le droit de demander vengeance. Laiſſons donc retomber ſur les tableaux lugubres que nous avons vu, le voile mortuaire qui les couvroit! l'épouvantable ſpectacle de nos vertueux pères maſſacrés, leurs membres déchirés, leur ſang répandu, leurs corps défigurés, parleroient trop fortement encore peut-être en ce moment à notre tendreſſe. Il en faudroit beaucoup moins pour laſſer la patience de la Nation, que les troubles épuiſent & déſolent; & je prends le ciel à témoin, que ce n'eſt que des ſentimens de douceur, d'union & de paix, que je voudrois inſpirer à tous mes Frères, pour les ramener, pour les chérir & pour les ſauver! Ainſi ſoit-il.

De l'Imprimerie de BOULARD, Rue Neuve Saint-Roch, N°. 51.

De l'Imprimerie de BOUCARD, Rue Neuve Saint-Roch, N°. 15.